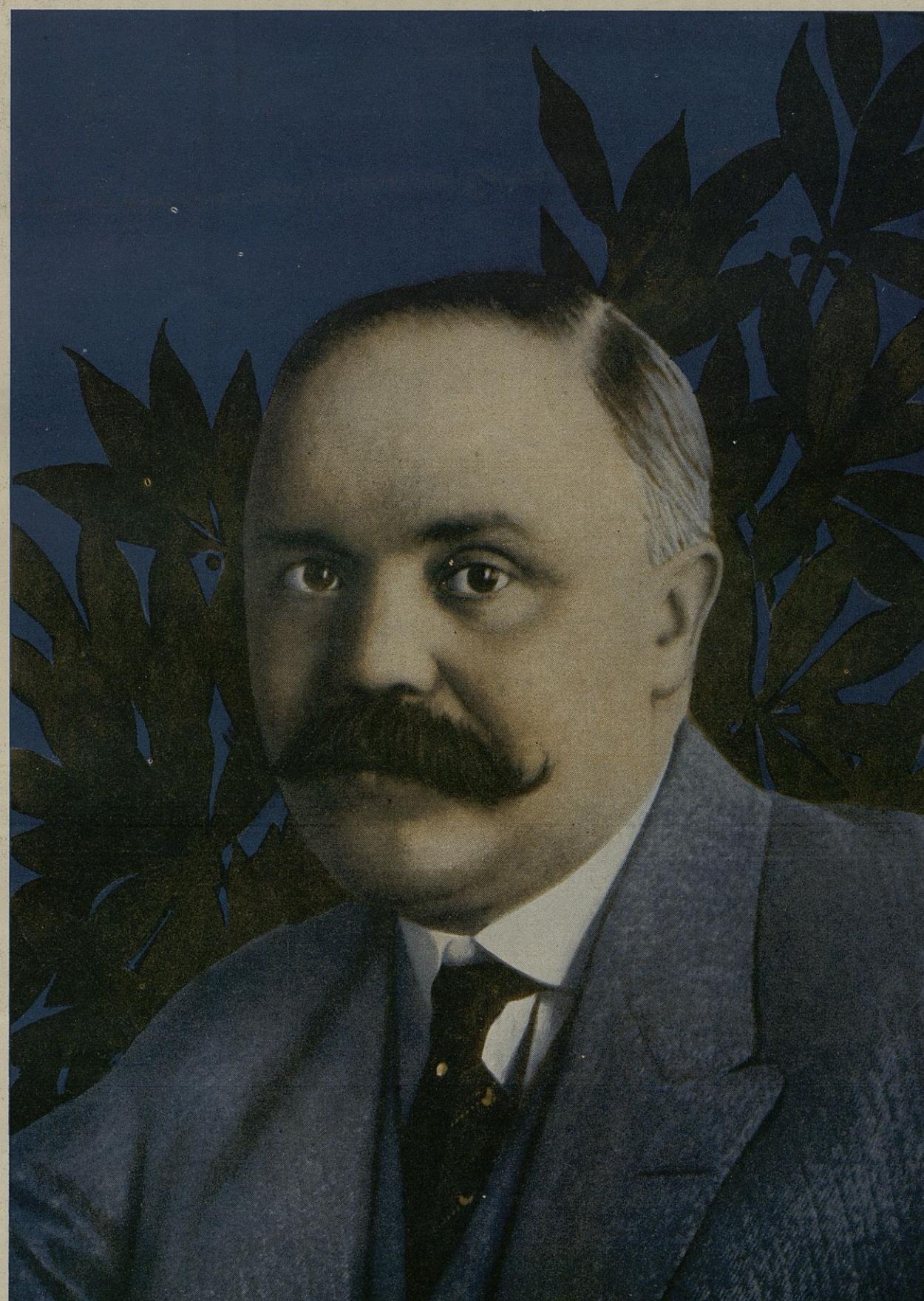


4<sup>e</sup> Année - N° 127.

Le numéro : 25 centimes

22 Mars 1917.

# LE PAYS DE FRANCE



Organe des  
ETATS  
GÉNÉRAUX  
DU  
TOURISME

*Louis Loucheur*

SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT DES MUNITIONS.

Abonnement pour la France ... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20 Frs

Edité par  
**Le Matin**  
2, 4, 6  
boulevard Poissonnière  
PARIS

## LES GRAVES ÉVÉNEMENTS DE RUSSIE



Un grand mouvement populaire a éclaté le 9 mars à Petrograd et a bientôt gagné les principales villes de la Russie; la révolution s'est faite contre la bureaucratie et pour la lutte à outrance contre les Allemands. Voici, en haut de la page, une vue du Palais de la Douma, où se sont décidées les destinées de la Russie. Au-dessous, de gauche à droite, le tsarévitch; le tsar; la tsarine; le grand-duc Michel, frère du tsar. Au-dessous, de gauche à droite, MM. Milioukoff, le nouveau ministre des affaires étrangères; le prince Lvoff, président du nouveau conseil des ministres; Rodzianko, président de la Douma. En bas, une séance de la Douma.

# LE PAYS DE FRANCE

## LA SEMAINE MILITAIRE

Du 8 au 15 Mars

**L**es Allemands ont continué à reculer devant les troupes britanniques ; ils ont cependant disputé assez sérieusement certains des points qu'un ouragan interrompu d'obus, aussi bien que l'action incessante de l'infanterie anglaise, les forcent à abandonner.

Le 10, nos alliés attaquent le village d'Irles. Leur initiative prend au dépourvu les Allemands ; ces derniers étaient peut-être résolus à ne pas défendre cette localité, qui se trouve dans une dépression dominée par les lignes britanniques, mais ils entendaient sans doute l'évacuer à leur heure, méthodiquement et en n'y laissant rien. En effet, ils avaient commencé leur retraite lorsque l'apparition soudaine des Anglais les força à jeter sacs et paquets avec quoi ils s'en allaient, pour se mettre sur la défensive. Une lutte assez chaude s'engagea et bientôt se propagea aux organisations défensives avoisinantes ; mais elle dura peu, les Boches n'ayant pas de raison pour vendre cherement des ruines dont ils avaient commencé volontairement l'évacuation. En peu de temps donc, le village et ses abords furent aux mains de nos alliés. Ils ont pris dans le village 292 prisonniers, des mortiers, 15 mitrailleuses ; et l'avance qu'ils ont réalisée du fait de la chute d'Irles s'étend sur un front d'environ 5 kilomètres. Cependant, leur artillerie continue à pilonner les positions sur lesquelles les Allemands viennent de se retirer, ce qui les oblige à chercher toujours plus en arrière une ligne plus solide. C'est ainsi que le 13 ils se voient contraints d'évacuer leur principal système de défense, le long de la partie antérieure de la crête à l'ouest de Bapaume, sur un front de 5 kilomètres 600 et une profondeur moyenne de 1.600 mètres. Dans cette surface sont compris le village de Grévillers et le bois Loupart. Ce bois peu étendu était sillonné de tranchées qui devaient défendre l'approche du village ; le feu roullant des canons anglais avait bouleversé la région. Quant à Grévillers, à la cote 134, c'est une bonne position que perd l'ennemi. D'ailleurs cela n'a plus pour lui qu'une importance secondaire, car les récentes acquisitions des Anglais leur livrent virtuellement Bapaume : une seule position, le village d'Avesnes-les-Bapaume, qui lui est presque contiguë, les en séparent au soir du 13.

On peut rattacher à ces opérations celles qui, le 13 encore, permettent à nos alliés de réaliser de nouveaux progrès à l'est et au nord de Gommecourt, sur un front d'environ 1.600 mètres.

La journée du 14 voit s'accentuer encore la progression de nos alliés en direction de Bapaume : elle s'accomplice d'une part sur un front de 2.500 mètres au sud-ouest et à l'ouest de Bapaume, et d'autre part sur un front de 2.000 mètres au sud-ouest d'Achiet-le-Petit. Enfin, au nord-est de Gommecourt, ils occupent environ 1.000 mètres de tranchées. Les Allemands reculent pas à pas, mais enfin ils reculent, dans l'impossibilité évidente de conserver des positions balayées sans répit par l'artillerie britannique.

Quittons le champ de bataille de l'Artois pour noter ce qui s'est passé dans les autres secteurs du front britannique. C'est toujours par des coups de main audacieux, des raids dans les tranchées adverses, que nos alliés procèdent, et cette tactique continue à leur donner d'excellents résultats. Le 8, les Anglais pénètrent de nuit dans des tranchées près de Biaches : ils en ramènent des prisonniers ; les Allemands essaient contre les leurs des coups de main, au sud-est de Chaulnes et au sud d'Arras : ils ne remportent aucun avantage. L'opération contre la région de Biaches est renouvelée le lendemain 9 : les tranchées ennemis sont bouleversées, un certain nombre de Boches sont détruits, d'autres faits prisonniers. Ce même jour, une affaire assez importante se passe sur le front anglais de Belgique, dans la région d'Ypres : après un bombardement violent, les Allemands attaquent en force au nord de Wulverghem, région d'Ypres, et reviennent quatre fois à la charge. La position attaquée a de l'importance : élevée de 75 mètres, elle concourt à la couverture du massif de Kemmel au pied duquel passe la grande route d'Ypres à Bailleul et qui est organisé fortement par nos alliés. Les assaillants arrivent jusqu'aux tranchées de nos amis, y prennent pied, mais ne paraissent pas s'y être maintenus.

Le 12, nos alliés améliorent leurs positions au nord-est de Bouchavesnes enlevant quelque terrain à l'ennemi : ils lui prennent aussi des prisonniers dans des tranchées, après les avoir saccagées ; opération analogue, couronnée de succès, au sud d'Arras. Le 13, ils repoussent des raids ennemis vers Neuville-Saint-Vaast, Souchez, Armentières. A Neuve-Chapelle, les Allemands arrivent jusqu'à leurs tranchées. Mais partout ils sont repoussés.

Sur notre front, une vive action, qui a pris les allures d'une petite bataille, s'est déroulée dans cette partie du terrain qui formait la droite de notre offensive de Champagne. Le 15 février, une attaque surprit nos troupes entre la Butte-du-Mesnil et Maisons-de-Champagne, et aboutit pour nous à la perte d'un saillant de quelques centaines de mètres sur 2 kilomètres de front. Les lignes restaient depuis lors en l'état. Or, le 8 mars, après une intense préparation d'artillerie, mais en dépit de tourmentes de neige qui rendaient la marche difficile, nos soldats ont pris leur revanche en levant la majeure partie de ce saillant, c'est-à-dire une profondeur de 600 à 800 mètres sur 1.500 de front. Les Allemands avaient bruyamment célébré leur succès du 15 février ; leur échec du 8 mars ne leur en est que plus sensible : aussi réagissent-ils précipitamment et en force, mais ils se font battre après une lutte très chaude et il nous revient 136 prisonniers. Le 9, les contre-attaques recommencent, sans succès pour l'ennemi. Quant à nous, nous réalisons de nouveaux progrès au nord de la route Butte-du-Mesnil-Maisons-de-Champagne. La lutte continue sans trêve dans cet étroit secteur le 10, le 11, le 12. Ce jour-là, à l'ouest de Maisons-de-Champagne, nos troupes enlèvent toutes les tranchées de l'ennemi sur un front de 1.500 mètres, s'emparent de la croupe 185 et pénètrent dans un ouvrage fortifié sur les pentes Nord de ce mamelon. Le 13, les Allemands multiplient les contre-attaques contre cette cote 185 sans pouvoir la reconquérir. De nombreux prisonniers ont été faits depuis le 8. La lutte se poursuit avec le même acharnement le 14, plus vive encore entre la cote 185 et Maisons-de-Champagne : sur cette partie du front, malgré les contre-attaques et les obus lacrymogènes, nous continuons à progresser.

Dans les autres secteurs on a signalé une recrudescence d'activité. Quelques faits assez saillants sont à retenir. Le 10, le 11, au nord du bois des Caurières et dans la région de Bezonvaux, les Boches recommencent à attaquer avec des forces assez importantes, mais sans résultat. Ce secteur est celui où ils paraissent chercher le plus ardemment une revanche. Le 14, entre Meuse et forêt d'Apremont, nos détachements forcent les tranchées allemandes et en capturent les occupants. Pendant ce temps, au sud de Saint-Mihiel, une opération vivement menée par nos troupes leur livre la ferme de Romainville. Enfin, pendant ce temps, au sud de Saint-Mihiel, une opération vivement menée par nos troupes leur livre la ferme de Romainville. Enfin,

le même jour, tandis que nous réussissons quelques coups de main sur les tranchées ennemis dans la région de Lassigny, les Allemands essaient de surprendre un de nos postes près de Soupir, au nord-est de Soissons, et sont repoussés.

Au cours de la séance de la Chambre qui a suivi, le 14 mars, le comité secret relatif à l'aviation militaire, le général Lyautey, ministre de la guerre, a donné sa démission.

### NOTRE COUVERTURE

#### LOUIS LOUCHEUR

SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT DES MUNITIONS

Bien que n'appartenant pas au Parlement, M. Louis Loucheur a été nommé sous-secrétaire d'État pour aider M. Albert Thomas dans l'écrasant travail que comportent les fabrications de guerre. Mais son passé et les services qu'il a rendus à la défense nationale le désignaient pour ce poste.

M. Louis Loucheur est né à Roubaix en 1872 ; il fit ses études au lycée de Lille et fut reçu, en 1890, à l'Ecole polytechnique. Après une année de service comme sous-lieutenant d'artillerie, il entra à la Compagnie du Nord qu'il quitta vers 1899 pour se lancer dans l'industrie.

D'une activité dévorante, il entreprend des travaux dans l'empire ottoman, dans les pays balkaniques, en Russie où il construit le chemin de fer d'Olonets, amorce de la ligne qui réunit Petrograd à la côte mourmane. En France, il s'attache au développement des forces hydroélectriques.

Après les premiers mois de guerre, lorsque l'Etat fait appel aux industries privées pour la fabrication des projectiles, M. Louis Loucheur monte une immense usine dans les bâtiments de l'Exposition de Lyon et fournit en un jour autant d'obus qu'en fabriquaient les arsenaux. Il dirige également une usine importante de gaz asphyxiants, une usine d'oléum, une de toile et d'autres fabriques de munitions.

Cette force de volonté, cette tenacité, cette endurance à toute épreuve, M. Louis Loucheur les a apportées à la direction des services du sous-secrétariat des fabrications de guerre.

# LA CAMPAGNE DE ROUMANIE<sup>(1)</sup>

par le C<sup>t</sup> BOUVIER de LAMOTTE  
Breveté d'Etat-Major

Au 1<sup>er</sup> octobre 1916, l'armée Falkenhayn, rassemblée en Transylvanie, avait pris l'offensive sur tout le front incurvé des Alpes de Transylvanie ; elle avait refoulé sur les frontières les corps et détachements roumains qui avaient pu pénétrer à cette date sur le territoire austro-hongrois.

Alors qu'au début de la guerre la Roumanie n'avait pu mettre que 300.000 hommes à peine sous les armes, l'armée austro-allemande pouvait être évaluée, en octobre, à 22 divisions d'infanterie, plus 4 divisions de cavalerie, le tout appuyé par une masse puissante d'artillerie lourde et de campagne (12 divisions allemandes, 10 divisions autrichiennes, 1 division de cavalerie allemande, 3 divisions de cavalerie autrichiennes).

Le plan d'offensive du général allemand Falkenhayn consistait à envahir la Valachie et, se liant avec l'armée Mackensen en Bulgarie, à opérer un vaste mouvement de conversion qui balayerait toute la plaine danubienne et enlèverait la capitale.

Le général allemand sera puissamment aidé dans l'application de ce plan par l'armée Mackensen qui franchira le Danube et formera l'aile droite de l'armée d'invasion.

L'armée Mackensen est constituée, au 1<sup>er</sup> octobre, par : 3 divisions bulgares, 2 divisions turques, 1 division allemande, plus 24 bataillons de milice ; elle possède un grand matériel de guerre ; son artillerie lourde est très puissante. C'est une masse d'environ 150.000 hommes. Elle tient la Dobroudja et la rive droite du Danube (les divisions bulgares ont 25.000 hommes).

Cette armée, dès la déclaration de guerre, s'est avancée en Dobroudja ; en septembre, elle a pénétré dans l'intervalle entre la mer Noire et le Danube, a atteint Constantza et s'est emparée de la voie ferrée de Cernavoda. Là s'est bornée son action ; elle semble dès lors arrêter ses progrès sur la ligne de Cernavoda à Constantza.

L'armée Falkenhayn a attaqué sur tout son large front dès le mois d'octobre. En novembre, elle manifeste une plus grande activité dans la partie Sud du front, c'est-à-dire du col de Prédéal au Danube ; ses attaques sur Prédéal, dans la vallée de l'Oltu, dans celle du Jiu, dénotent clairement ses intentions de pénétrer dans la Valachie et de se porter vers le Danube.

Dans la première partie de novembre nous verrons se livrer des combats acharnés dans la haute vallée de la Prahova pour s'emparer de la route et de la voie ferrée de Sinaia qui donnent accès en ligne directe sur Bucarest. Plus à l'Ouest, dans la haute vallée de l'Argès, sur Dragolavesle, vont se livrer de longues et pénibles batailles pour gagner le terrain de Campulungu, point important et tête de voie ferrée sur Pitesci. C'est l'armée du général von Morgen qui opère dans cette partie du terrain. Sa direction générale à la sortie des défils semble être le noyau important des routes vers Pitesci. Cette armée formera l'aile gauche de l'armée d'invasion.

Au centre, dans la vallée de l'Oltu, opère l'armée du général Delminingen. Cette armée marche sur Rimnicu Valcea et suit la vallée de l'Oltu.

Enfin, à l'aile droite allemande, l'armée von Kuehne attaque sur la haute vallée du Jiu, sur Tigrulu Jilui ; elle débouche du col de Vulcan. L'attaque des passes du Jiu fut faite par la 11<sup>e</sup> division bavaroise ; elle échoua d'abord. Bientôt renforcée par la 4<sup>e</sup> division prussienne et la 10<sup>e</sup> division de réserve prussienne, elle réussit et provoqua le recul des troupes roumaines sur Tigrulu Jilui ; c'est alors que se produisit la marche austro-allemande sur Craiova.

Aussitôt les événements militaires vont se précipiter. Tout d'abord un raid très hardi des troupes du général von Kuehne vers Craiova se produira au 20 novembre.

La prise de Craiova donne une avance énorme à l'aile droite allemande ; elle tourne les défenseurs d'Orsova aux portes du Danube ; enfin elle amorce la marche vers le Sud, sur le Danube. Le second événement capital de cette campagne va se produire. Le 25 novembre, l'armée Mackensen, laissant un rideau de troupes en Dobroudja, est venue se masser sur le Danube entre Nicopolis et Svistov et elle a commencé le passage du Danube en cet endroit.

L'armée Mackensen appuyait toute l'aile marchante de l'armée Falkenhayn ; elle lui facilitait l'arrivée sur le front de l'Oltu puisqu'elle tournait par le Sud tout ce cours d'eau. L'armée austro-bulgare-allemande venait du même coup de prendre possession de toute la petite Valachie et de modifier sa ligne de front de bataille ; dès lors elle s'orienta du Nord au Sud, de Rimnicu Valcea, sur l'Oltu, à Svistov ; elle fait face à l'Est et va commencer sa marche progressive vers la capitale de la Roumanie.

L'armée Mackensen, qui, dès le 26 novembre, est sur la rive gauche du Danube, prend comme direction Alexandria, sur la rivière Vedea ; c'est par les routes de Turnu Magurelle-Farizailechi et de Zimnitza-Choulma qu'elle se dirige sur la ville d'Alexandria.

L'apparition de l'armée Mackensen sur le flanc gauche de l'armée roumaine était plus qu'un danger : presque un désastre. Cette dernière devait en effet abandonner toute la plaine de la petite Valachie, se retirer non seulement à l'est de l'Oltu, mais même de la Vedea, et tenter sur le front Campulungu-Pitesci-Alexandria de résister à l'invasion ennemie.

La prise de Pitesci au Nord, l'apparition de nouvelles colonnes débouchant du pont de Roustchouk-Giurgevo ne lui permettaient même plus d'espérer combattre sur la Vedea ; l'armée roumaine était condamnée à se replier sous Bucarest, grande forteresse moderne créée par le général belge Brialmont.

L'avancée rapide sur Craiova, la traversée du Danube et la nouvelle constitution du front des armées ennemis sur l'Oltu avaient eu pour conséquence l'isolement complet du corps roumain qui, vers Orsova, défendait les passes du Danube. Forcé de se retirer sur Turnu Severinu, puis sur Prunichora, ce corps

roumain, réduit à 15.000 hommes environ, fut obligé de mettre bas les armes.

La cavalerie des armées Falkenhayn et Mackensen s'était soudée vers Rossi dès le 27 novembre ; cette jonction assurait l'unité de front et, dès lors, le maréchal Mackensen prenait la direction générale de la conduite des opérations militaires en Roumanie. Tout faisait prévoir l'évacuation prochaine du camp retranché de Bucarest qui ne pourrait résister sous la poussée de l'assaillant et devant son artillerie lourde. Il semblait cependant que l'armée roumaine essayerait un retour offensif et l'on pouvait espérer une nouvelle bataille de la Marne. Elle eut lieu en effet sur l'Arges, mais le résultat n'en fut pas aussi heureux (5 décembre).

## LA BATAILLE DE L'ARGES

Le 3 décembre, l'armée Mackensen s'approchait du Cravaciona, le premier cours d'eau que l'on rencontre en marchant sur Bucarest par le Sud.

Cette armée avançait sur trois colonnes, l'une venant de Giurgevo par la route de Daitra, l'autre venant d'Alexandria par la route de Draganesci, enfin une troisième plus au Nord, vers Boscoveni, qui, flanquée sur sa gauche par des divisions de cavalerie, était mise en relation avec la 9<sup>e</sup> armée allemande s'étendant vers Pitesci (prise de Pitesci le 1<sup>er</sup> décembre).

L'armée Mackensen abordait donc les cours d'eau qui, nombreux, couvrent vers le Sud-Est la capitale de la Roumanie. Bien que larges et même profondes, ces rivières ne forment pas, à vraiment dire, des obstacles ; entre elles le relèvement du sol existe à peine, et les plissements du terrain devant le Niaslov, devant l'Arges, devant la Domobutz sont insignifiants. Seul, peut-être, un cours d'eau pouvait donner une ligne de défense : c'était l'Arges dont la rive gauche a un assez important commandement sur la rive droite et qui permettait à l'armée roumaine de livrer une bataille dans des conditions favorables.

La bataille s'imposait ; il fallait gagner un certain temps pour évacuer l'artillerie des nombreux forts qui entourent le camp retranché. On signalait enfin au sud de Bucarest, vers Gruiu, l'arrivée de deux divisions russes. La bataille allait se livrer d'abord sur les avancées du Niaslov les 3 et 4 décembre,

puis sur l'Arges le 5 décembre. Pour qu'une armée qui bat en retraite fasse subitement tête à l'ennemi, il lui faut, en dehors de circonstances heureuses et favorables, une certaine dose d'énergie et de vitalité. L'armée roumaine a essayé ce sursaut d'énergie les 3, 4 et 5 décembre ; les circonstances paraissaient lui sourire ; elle espérait surtout un appui plus solide et des renforts plus nombreux de la part des Russes.

L'attaque de Naipu, de Calugarini et Uramu le 3 décembre fut un succès pour les colonnes de Mackensen qui prirent pied sur les premiers vallonnements de Niaslov. Le 4 décembre, une poussée russe vers Camara rejeta un instant l'armée bulgare-allemande sur la route de Giurgevo ; ce succès fut momentané : la colonne allemande franchit l'Arges à l'est de Camara et se dirigea vers Gruiu, tournant au Sud le camp retranché. La perte de la bataille de l'Arges a été due à la défaillance du chef d'une division roumaine, le général Sonescu, qui, depuis, a été condamné aux travaux forcés.

La capitale roumaine se trouvait par suite entourée à l'Ouest et au Sud-Est ; l'aile droite de l'armée de Mackensen arrivait le 6 décembre au confluent du Domobutz et de l'Arges et menaçait la retraite des défenseurs de Bucarest où les Allemands entreront le 7 décembre.

## LE REPLI SUR LE SERETH

Bucarest occupé par l'ennemi et l'armée roumaine en retraite, il ne pouvait plus exister de nouvelles lignes de défense établies avant le cours du Buzeu.

La Jablonitzka n'offre en aucun point des positions défensives qu'on pouvait exploiter ; de plus, cette partie de la plaine, du moins dans sa partie Sud-Est, vers le Danube, est un vaste steppe sur lequel on ne pouvait escompter même un semblant de résistance (steppe de Baragan).

La retraite de l'armée roumaine qui avait livré la bataille de l'Arges s'effectuait de l'Ouest à l'Est en suivant la voie ferrée de Bucarest à Cernavoda ; la marche vers l'Est du gros des forces roumaines présentait un très grand danger : elles s'éloignaient du groupe du Nord qui combattait à l'est de Ploesci, et elles allaient buter sur le Danube. Heureusement, le 17 décembre, l'armée roumaine franchissait la Jalomitsa et se dirigeait sur Braila. La ligne de défense allait être reportée sur le cours du Buzeu.

Au Nord, la 9<sup>e</sup> armée allemande avait repoussé les corps roumains groupés à l'est de Ploesci et les refoulait sur Buzeu. Durant les nombreux combats les pertes de l'armée roumaine avaient été sensibles.

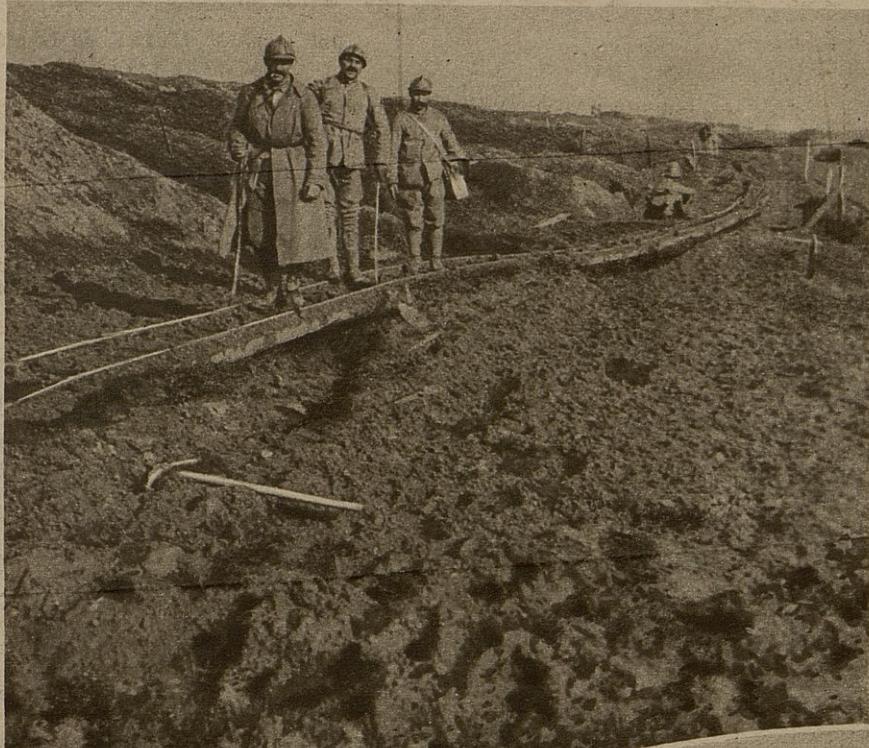
Cependant, la retraite générale de tous les corps roumains sur le front de Buzeu à Braila s'accentuait ; les fractions détachées se ressoudaient et, au 22 décembre, l'armée roumaine non encore entamée franchissait le Buzeu, laissant devant elle l'armée russe installée sur cette ligne de défense.

Les combats vont alors reprendre sur la ligne du Buzeu, puis sur celle du Nimitza ; mais les armées allemandes vont avoir à lutter contre les troupes du tsar. Romnicu Sarat sera enlevé après une très brillante défense de la part des Russes et les Allemands vainqueurs auront à supporter de très lourdes pertes qui viendront diminuer leur force d'offensive (29 décembre 1916).

En Dobroudja, les divisions bulgares, refoulant l'armée Sakharoff sur la partie montagneuse de la presqu'île, l'ont obligée à reculer jusqu'au nord et nord-ouest du Delta. Le 24 décembre, les Bulgares ont occupé Tulcea ; le 26, Isaccea ; le 27, ils attaquent Macinul. L'armée russe s'écoule alors sur la rive gauche du Danube par les ponts de Braila et de Galatz. A la fin de décembre, elle est tout entière passée en Valachie et le front de défense général s'affirme sur le cours du Sereth, de Focșani à Galatz.

(1) Cet article complète la série d'études publiées par le *Pays de France* sur les opérations militaires des alliés pendant l'année 1916.

## LES COMBATS AUTOEUR DE BEZONVAUX



A peine une position est-elle prise par nos troupes, que l'état-major s'occupe de lui assurer le plus rapidement possible des communications permanentes avec l'arrière. La nouvelle position reçoit dès lors régulièrement tout ce dont ses défenseurs ont besoin. La région de Bezonzvaux, par exemple, est desservie par ce petit Decauville qui, promptement monté, rend des services qu'on ne saurait trop apprécier.

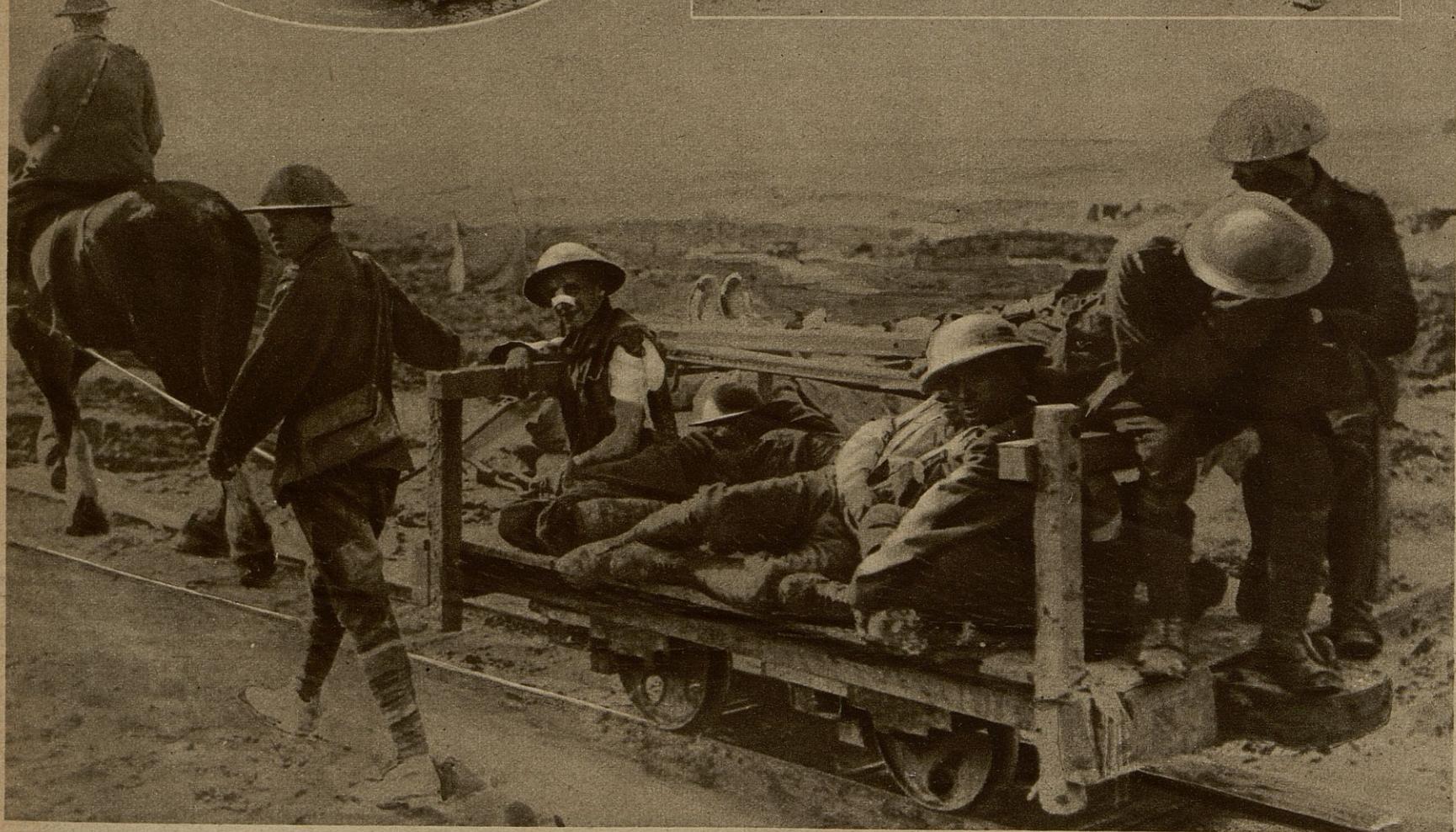
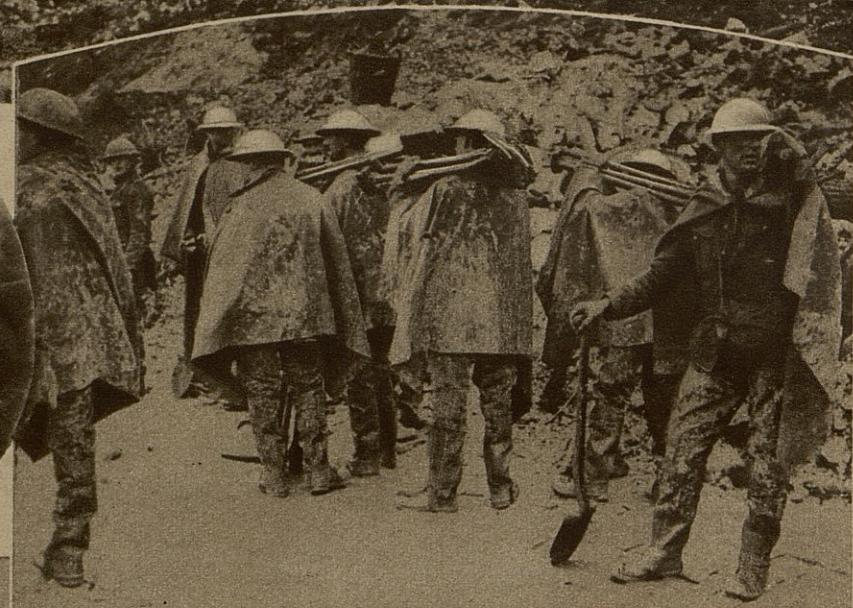
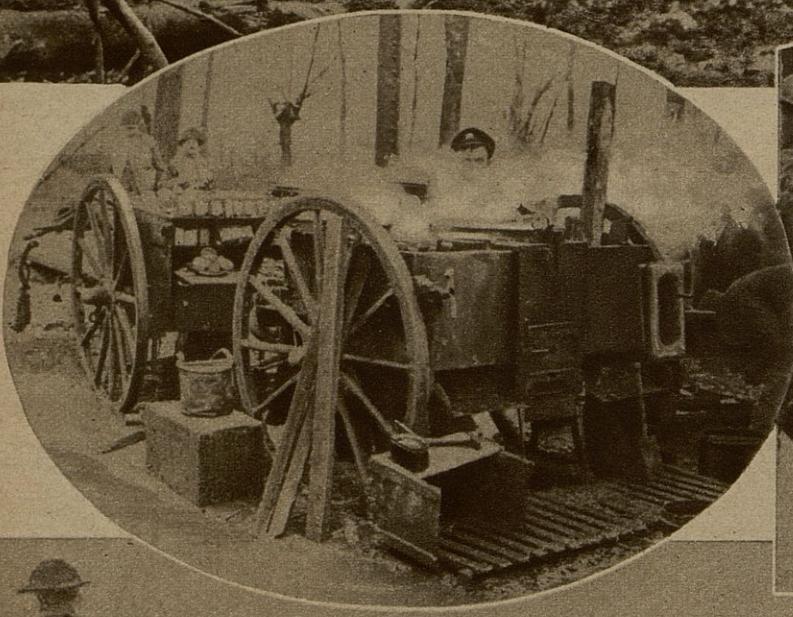


Près de Louvemont, des poilus légèrement blessés se rendent à l'arrière, sous la conduite d'un infirmier. Ils ont reçu en première ligne, sur le terrain même ou au poste de secours, un pansement sommaire grâce auquel ils peuvent attendre les soins plus complets qu'ils trouveront à l'ambulance. Avec quelle satisfaction, malgré leur souffrance, ils traversent ces bois hachés que leur bravoure a arrachés à l'ennemi !



Vers Bezonzvaux, des troupes de relève travaillent à organiser la défense d'une position. Qui croirait qu'il y avait naguère, à la place de ce paysage infernal, des prés, des cultures, des jardins ! Dans le médaillon : un dépôt de matériaux sur l'emplacement de la ferme des Chambrettes : sacs de terre, rondins, fils de fer, il y a là tout ce qu'il faut pour consolider des tranchées ou des abris. Le dépit des Allemands d'avoir perdu ces positions excellentes se manifeste par les bombardements dont ils ne cessent de couvrir la région.

## LES CANADIENS SUR LE FRONT DE L'ANCRE

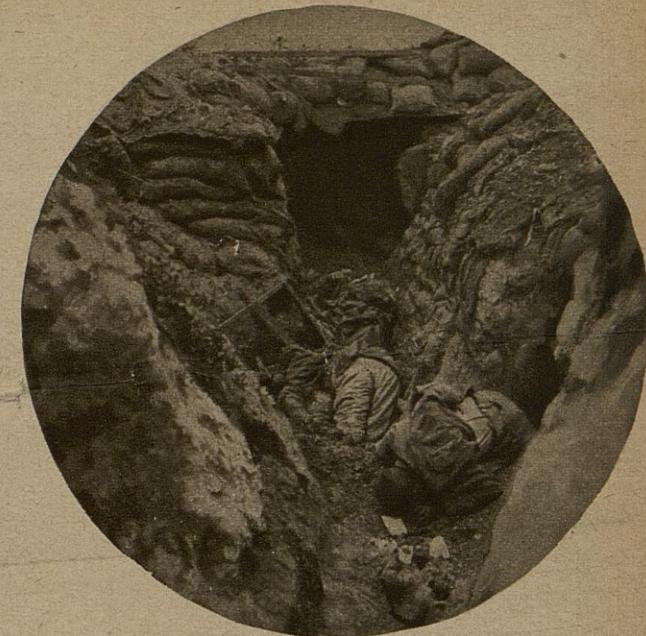


La photographie du haut de la page a été prise dans un bois d'où nos amis Canadiens viennent de chasser les Boches. Au-dessous, ce sont des scènes de leur vie sur le front. Dans les médaillons : à gauche, une cuisine roulante avec son cuistot, qui se dissimule modestement derrière la vapeur de la chaudière. A droite, un détachement de travailleurs revenant des tranchées : revêtus d'imperméables, on voit à la boue dont ils sont couverts qu'ils n'ont pas boudé à l'ouvrage. En bas, un chemin de fer à voie étroite qui sert à l'incessant transport des munitions jusqu'à la ligne de feu d'où il ramène les blessés, assurant entre les lignes un service régulier.

## DANS LES LIGNES DE L'ARMÉE BRITANNIQUE



Pour faire boire les chevaux on fut obligé de casser la glace des abreuvoirs.



Cadavres allemands dans une tranchée.



Obus allemands éclatant au-dessus d'une tranchée occupée par des troupes canadiennes prêtes à partir à l'attaque.



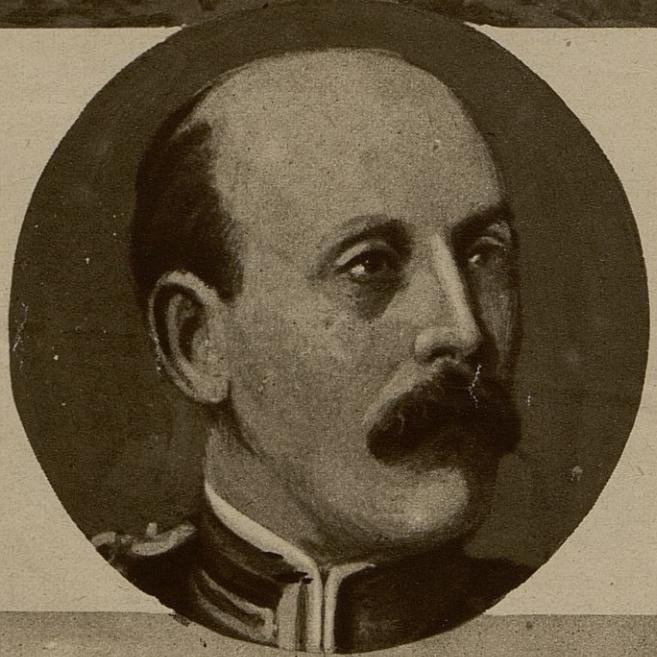
Citernes roulantes pour le ravitaillement en eau potable des premières lignes de l'armée britannique.



Nos alliés mènent la vie dure aux Allemands ; sans trêve ni répit ils accentuent les succès qu'ils ont remportés sur l'Ancre. Ces quelques scènes photographiées dans les lignes britanniques montrent bien l'activité qui règne sur cet important secteur. En bas de la page : à gauche, des Allemands blessés et prisonniers ; à droite, Ecossais et Canadiens emmènent un gros canon pris à l'ennemi.



# REFOULANT LES TURCS, LES TROUPES BRITANNIQUES SE SONT EMPARÉES DE BAGDAD



## Le Rêve Germanique s'écroule

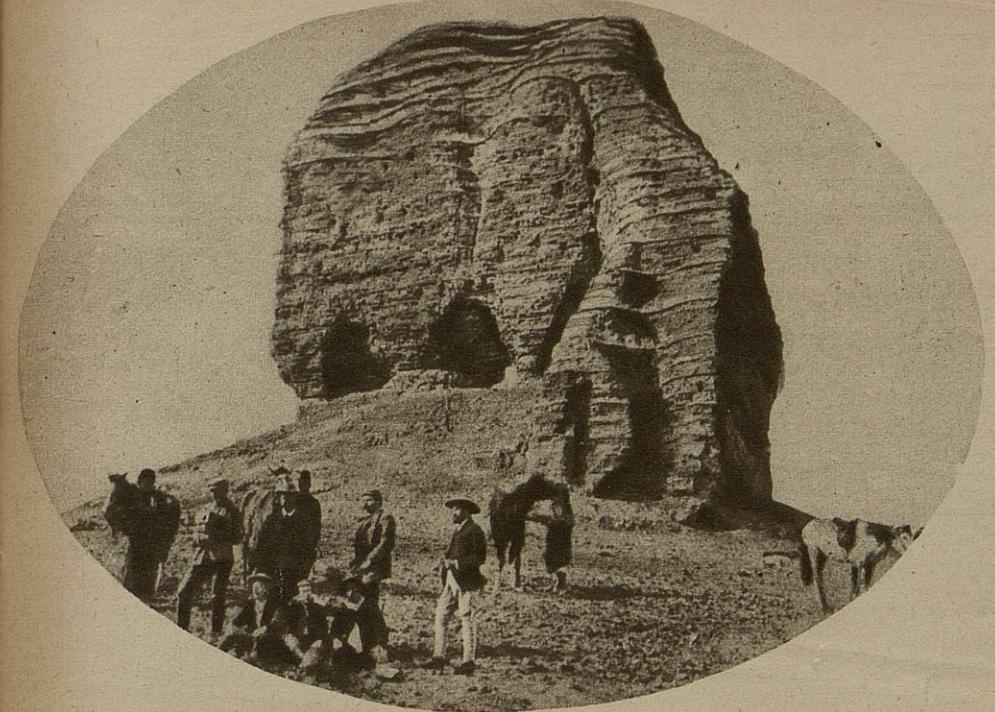
Donc, le dimanche 11 mars 1917, le général Maude est entré dans Bagdad. C'est l'une des cités saintes de l'Islam qui tombe aux pouvoirs des alliés ; c'est l'un des rêves de Guillaume II qui s'écroule brutalement. Or Guillaume II avait rêvé d'unir Hambourg à l'Inde par un chemin direct et exclusivement allemand. C'était ce qu'on appelait couramment en Allemagne avant la guerre « le grand plan des six B » : Berlin, Budapest, Byzance, Bagdad, Bassorah, Bombay.

Le grand plan consistait à unir ces six B par une voie d'exploitation qui s'appelait 1<sup>e</sup> chemin de fer de Bagdad. Ce chemin de fer est la grande pensée du règne de Guillaume II. C'est pour le chemin de fer de Bagdad que l'empire allemand a imposé la guerre au monde entier. En effet, la Turquie avait laissé faire et l'immense entreprise était presque terminée par les soins de la *Deutsche Bank*, véritable prénom de l'empire allemand lui-même. 2.345 kilomètres séparent le Bosphore du Tigre, régions de vallées, de montagnes, de déserts, régions parfois inexploitables et inhabitables ; mais le passage était nécessaire. A coups de millions le chemin de fer se faisait et en même temps grandissait de toutes parts cette sourde inquiétude qui précédait le grand conflit.

Et se sentant maîtresse par avance des mines richissimes de l'Asie Mineure, des champs effroyablement féconds de la Mésopotamie, grenier inépuisable du monde ancien, et des milliers de kilomètres carrés sur lesquels ruisselle à flots le pétrole turco-persan, la Germanie se voyait maîtresse de l'Europe, dominatrice de l'Asie. Elle ne cachait plus ni son jeu, ni ses appétits ; elle envisageait l'occupation de l'Inde.

Tout paraissait prêt. Le chemin de fer n'avait plus, entre Koniah (Anatolie) et Bagdad, que deux sections à construire, peu de chose : 583 kilomètres sur 2.345. Mais l'aprépetite Serbie refusait de renoncer à l'indépendance : faible et dernière barrière qui s'opposait, par un isthme terrien large de quelques kilomètres, au passage direct du Berlin-Bagdad ! Il fallait casser la Serbie, comme on eût percé un tunnel : et ce fut la guerre.

L'Allemagne, d'ailleurs, en profita immédiatement pour révéler un nouveau chapitre de son plan : elle déplaça la tête de ligne maritime, Hambourg, et annonça qu'en son esprit cette tête de ligne s'appelait en réalité : Anvers.



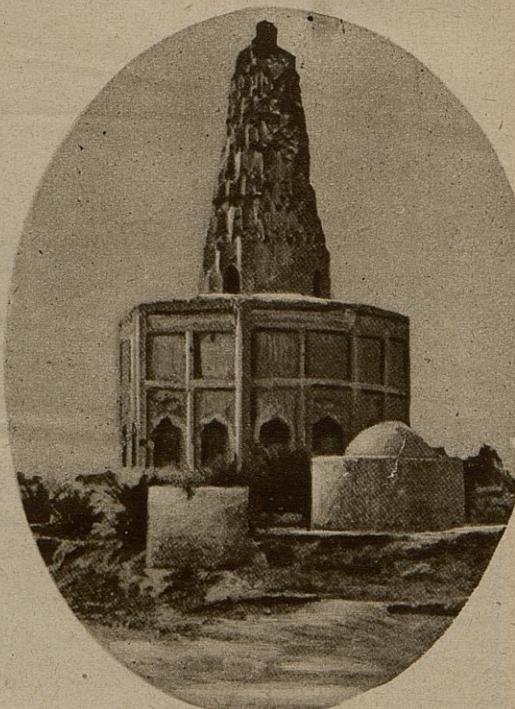
Anvers-Bombay, voilà le grand chemin idéal allemand. Mais, remontant à rebours la route d'Alexandre, les Anglais ont rompu le rêve et à l'heure actuelle trois des « six B » sont entre leurs mains : Bombay, Bassorah, Bagdad. Cruelle désillusion pour le pangermanisme et dure épreuve pour l'Islam.

Car si l'Allemagne a asservi la Turquie, elle n'a pu le faire qu'en feignant une amour sans seconde pour la doctrine musulmane. A en croire ses séides de Turquie, Guillaume II, en réalité, serait un excellent musulman ; c'est du moins ainsi qu'aux peuples peu documentés de l'Orient, apparaît la silhouette du Kaiser. Or ce parfait musulman a promis solennellement l'intégrité de l'empire musulman. L'empire musulman, gouverné par les Jeunes-Turcs créatures de Guillaume II, est entré dans le conflit européen, où il avait tout à perdre et rien à gagner, à l'appel de la « Guerre Sainte ». Or déjà une partie de ce corps religieux, et non la moins importante, — les Arabes, fils et descendants tout à fait directs du Prophète, — est en révolte ouverte contre le sultan de Constantinople ; autour de la Mecque, la première ville sainte du monde islamique, se dresse un empire arabe favorable aux deux grandes puissances musulmanes de l'Afrique et de l'Asie : la France et l'Angleterre.

Et voici Bagdad tombée aux mains de l'Entente. C'est, après Smyrne et Damas, la ville la plus peuplée de la Turquie d'Asie, avec ses 145.000 habitants. Centre de la Mésopotamie, reliée à Bassorah et au golfe Persique par des lignes de vapeurs, à la Syrie par le chemin de fer allemand, Bagdad avant la guerre faisait un commerce qui dépassait cent millions. Bâtie en ce pays qui connaît la gloire éclatante de Babylone et de Ninive, elle a douze siècles d'existence, car elle fut fondée en 702 par les Khalifas abbassides, et, après avoir brillé d'un éclat incomparable dans les lettres et les arts, après avoir été la capitale fameuse d'Haroun-al-Raschid, le cadre prestigieux dans lequel se déroulent les plus éclatantes aventures des « Mille et une Nuits », elle fut prise par Timour-Lenk en 1401, puis par les Turcs en 1534.

Ville sainte, historique et légendaire, parée d'une auréole unique dans l'histoire musulmane, Bagdad, aux yeux des Croisés, est donc une sorte d'intangible et mystérieux palladium. Un respect superstitieux s'attache à ses murs, à ses mosquées, à ses minarets. Bagdad aux mains des infidèles, c'est un écroulement irréparable.

GEORGES G.-TOUDOUZE.



Lorsqu'elles ont entrées dans Bagdad, les troupes anglo-indiennes ont trouvé la ville à peu près intacte ; les Turcs n'ont détruit que des approvisionnements. Nous donnons ici quelques vues. En haut : les bords du Tigre où les radeaux, pareils à ceux du temps d'Hérodote, voisinent avec les vapeurs modernes ; puis des ruines que l'on prétend être celles de la tour de Babel ; enfin ce qui reste du palais d'Haroun-al-Raschid. En bas : les « kouffar » barques antiques ; le tombeau de Zobeïdah, femme du khalife Haroun-al-Raschid ; une vue générale de Bagdad avec le minaret de Souk-el-Gazil. De chaque côté de la page, les portraits des deux vainqueurs des Turcs ; à gauche, le général anglais Stanley Maude ; à droite, le général russe Baratoff qui refoula les troupes ottomanes hors de la Perse.

## DANS LA RÉGION DE MAISONS-DE-CHAMPAGNE



Le bombardement de nos lignes depuis l'ouest de Maisons-de-Champagne jusqu'à Massiges a été d'une intensité extrême ; notre artillerie lourde a d'ailleurs efficacement contrebatu les batteries allemandes. Voici, au milieu de nos tranchées, l'entonnoir produit par un obus ennemi ; nos gabionnages et nos défenses n'ont pas subi de gros dégâts.



Depuis un mois une petite bataille se livre autour de la côte 185 près de Maisons-de-Champagne ; après avoir enlevé cette position par surprise et à l'aide de gaz asphyxiants, les Allemands ont été vivement refoulés par nos troupes qui, non seulement ont reconquis le terrain perdu, mais ont encore progressé dans les défenses ennemis. Ces deux photographies ont été prises dans la région où s'est déroulée cette violente action. En bas, à un carrefour de la route de Massiges, on voit un poilu revenant du ravitaillement des tranchées.

# A TIRED' AILE'

PAR FÉLIX HAULNOI

CHAPITRE IX

ALLEMANDE... JAMAIS !...

Otto de Worth tenait sa proie. Son avion « gazait » à plus de deux cents. Il ne tarda pas à survoler les Vosges.

Puis la vallée du Rhin apparut, verte, zébrée du fil d'argent de ses rivières et rayée, du Sud au Nord, par la coulée de cristal de son fleuve.

Le jour était à son déclin quand le prince atterrit dans l'immense cour d'honneur du château de Worth. Avec son fier donjon et ses murs d'enceinte le « nid d'aigle » gardait, du passé, une allure imposante et deniait une impression de force dominatrice.

Aussitôt posé, le prince se précipita vers le perron où, déjà, s'empressait le ménage affairé de ses vieux domestiques.

— De la lumière ! ordonna-t-il.

Les ampoules électriques illuminèrent la lanterne gothique de l'escalier monumental luttant contre les derniers rayons du jour.

Alors, d'un geste rude, il désigna à ses serviteurs les communs, amas pittoresque de toits rustiques bâti en contre-bas à cinquante mètres.

— Attendez mes ordres là-bas, fit-il, et retenez bien ceci : quelque bruit que vous entendiez, gardez-vous d'approcher et même de vous montrer. N'accourez qu'à mon appel.

Il trancha alors les liens qui immobilisaient la princesse et l'entraîna vers le château.

Celle-ci, soutenue par la foi ardente qu'elle avait en Jean d'Athis, céda sans la moindre appréhension.

Alors son mari :

— Je vais d'abord vous mettre en lieu sûr. Je vous donnerai ensuite des gardiens.

— Vous allez m'enfermer dans le vieux donjon ?

— Oui, tout en haut.

Elle répondit bravement :

— J'aurai une vue superbe.

— Vous aurez surtout la certitude que rien ne pourra vous arracher à moi.

— Croyez-vous... plaisanta-t-elle.

Otto haussa les épaules. Aux heures graves tout ce qui affectait la forme de l'ironie ou du rire l'excédait.

Il mena, d'une traite, sa femme jusqu'à la vaste et haute pièce carrée qui tenait tout le haut du donjon. Cette pièce, par ses trois fenêtres, surplombait un abîme de cent mètres. Le quatrième panneau était défendu par une lourde porte de chêne massive, formée de madriers entrecroisés défiant toute tentative d'effraction.

La princesse avait suivi, docile, et la confiance qu'elle avait en son amour était telle qu'elle se félicitait d'avoir pu mettre en pratique les puériles ruses des contes de fées, semant derrière elle d'un geste nonchalant un bout de guipure, ses gants, son mouchoir... tandis que, la précédent et concentré en lui-même, le prince préparait à grands traits le plaidoyer *pro domo* qu'il escomptait irrésistible.

— Vous ne nous rendez pas compte de votre situation, commença-t-il, ou bien nous sommes plus près de nous entendre que je ne le supposais.

— Vous me permettez de m'asseoir... demanda-t-elle.

Le prince lui indiqua un siège puis il se mit à arpenter la salle tout en parlant.

— Je suis désespéré, fit-il, sur un ton attristé de parfait comédien, oui, désespéré de m'être trouvé contraint à user de rigueur envers vous.

Et, cette excuse à ses violences à peine formulée :

— Ah ! comme vous me verriez changer si vous consentiez à prendre votre parti de l'inéluctable. De mon côté je ferai une part très large à vos susceptibilités de Française.

Les concessions lui parurent suffisantes. Il risqua la transition délicate :

— Vous n'êtes plus Française. Le mariage vous a faite Allemande. Cela me suffit.

Il s'exprima lentement et s'écoutait parler, mais chaque fois que ses allées et venues le mettaient en face d'une fenêtre, il jetait sur le ciel un regard investigator.

Pour l'immobiliser en face d'elle jusqu'à ce que la nuit fût tout à fait venue, la princesse n'avait à sa disposition qu'un seul moyen : c'était de le contrarier, au besoin de l'exaspérer pour le jeter vers une de ces colères aveugles au cours desquelles il perdait, avec toute retenue, les notions de la plus élémentaire prudence.

— Allemande, moi ?... Vous vous moquez ?...

Voir les n° 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125 et 126 du *Pays de France*

Cette réponse suffit pour produire le résultat souhaité.

Le prince s'arrêta, interdit, puis s'emballa.

— Ah !... fou !... fou que j'étais !... bégaya-t-il, moi qui consentais à faire une large part à vos... à vos susceptibilités...

La phrase pénible s'acheva en un hurlement.

La bête était déchainée. Le Germain se rua, le poing levé.

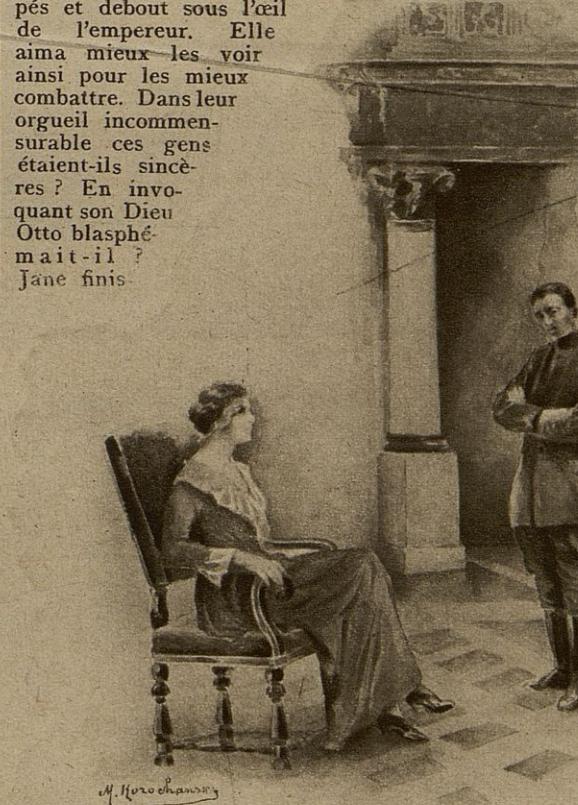
— Non !... sourit la princesse, vous n'allez pas pour me convaincre me réduire en bouillie... J'ai cru que vous discutiez sérieusement, loyalement... Sans doute votre logique ne vous paraît-elle plus assez lumineuse pour me persuader !... M'anéantir vous semble plus sûr !... J'attends vos arguments.

— Mes arguments ?... se reprit-il.

Il marqua un arrêt, puis il se rappela point par point le discours qu'il avait préparé en montant les cinq étages du donjon et, confiant dans l'enchaînement irrésistible de ses déductions, il se lança.

Il dit le rêve insensé de l'hégémonie allemande et les causes qui en avaient fait admettre la réalisation comme une nécessité imminente.

La princesse écouta et devint grave. Une sorte d'intuition lui fit voir la nation ennemie telle qu'elle était, redoutable encore et puissante par sa cohésion, son esprit de sacrifice et sa discipline. L'exaltation d'un seul lui révéla l'état d'âme de tous les autres Germains hypnotisés par la même idée, soumis, domptés, impersonnels, résolus à souffrir, à mourir, groupés et debout sous l'œil de l'empereur. Elle aimait mieux les voir ainsi pour les mieux combattre. Dans leur orgueil incomparable ces gens étaient-ils sincères ? En invoquant son Dieu Otto blasphémait-il ? Jane finit



sait par croire qu'il était vraiment convaincu de la supériorité de la méthode allemande et de l'excellence de son organisation.

Il fut moins heureux quand, la bouche tordue, il termina son panégyrique par une diatribe contre les Français.

Sans religion moralisatrice, leur prédit-il, sans lois suffisamment énergiques, l'instinct de la conservation ne suffira pas à vous ouvrir les yeux et vous mourrez de votre esprit frondeur, de votre épargne mesquine, de votre bureaucratie aux lenteurs sans remède ; vous mourrez de vos mauvais richesses, de vos isolés, de vos égoïstes, de vos inutiles ; vous mourrez de vos frivolités, de vos flirts et de vos tangos, de vos célibataires et de vos unions stériles, de vos champs en friche et de l'insuffisance de vos récoltes. Oui, vous disparaîtrez, épuisés, dégénérés, désagréables, atrophiés !...

Or, tandis qu'il pérorait, le soir de cendre et de soie épandait ses voiles, gris, gris-bleu, ardoise, et s'acheminait vers la gamme des tons plus sombres, mais la vraie nuit n'avait pas encore franchi la montagne.

La princesse se garda d'interrompre le prince. Il devait parler tant que le ciel resterait vide. Elle se contenta de sourire dans son for intérieur. Epuisés, les fusiliers d'Ypres !... dégénérés, les poilus de Verdun !... désagréables, les Bretons au front tête, aux yeux de rêve !... atrophiés, les Parisiens gouailleurs jusque dans les bras de la mort !... Et ceux de la maison du Passeur, et du bois Le Prêtre, et des Eparges, et tous depuis les vainqueurs de la Marne jusqu'aux « pépères » du troisième hiver !... Quant à la France de demain, régénérée par le baptême de sang reçu sans faiblir, elle saurait lever le front vers l'azur constellé pour y retrouver son étoile. A la foi barbare des Allemands elle opposerait, levier irrésistible, l'idéal de la liberté et de la justice.

La princesse ne quittait pas les fenêtres des yeux. Les tons noirs devenaient plus intenses. Apaisante, à pas feutrés, la nuit de velours envahissait la plaine mais au couchant une frange rouge sombre brodait encore les nuages d'encre. Sur cette frange un point noir mouvant, rapide, passa puis grandit, et la princesse se dit : « Voilà Jean. Dans cinq minutes je fouillerai le fauve. »

Le prince disait, tremblant de convoitise :

— Et votre domaine colonial, don du ciel, qu'en faites-vous ?... encore et toujours infécond, coûteux, barbare, désertique !... richesse stagnante !... Ah ! pourquoi pas joyau impérial, productif et peuplé... en nos mains !...

Sublime !... applaudit la princesse. Je dis sublimement d'inconscience. C'est vous qui mourrez pour avoir feint d'ignorer les lois fondamentales qui gouvernent le monde, la loi du tien et du mien... la foi des traités !... le respect de sa parole... de sa signature... On ne peut se commettre avec des gens sans aveu qui font litière du droit des gens.

Elle ne put en dire davantage. Le prince l'avait saisie à la gorge.

Il ne tarda pas à la lâcher, soit que ce geste spontané lui fit éprouver quelque honte, soit qu'un vague instinct le poussât à des mesures de prudence.

Elle ne lui permit pas de se reprendre.

— Ce n'est pas au-dessus de tout que vous êtes, cria-t-elle, agressive, provocante, mais au-dessous... au-dessous de tout.

Il continuait à réagir, à se maîtriser.

Alors, pour l'irriter à coup sûr, elle eut recours à son amour. Cet amour était si élevé, si pur jusque dans ses plus intimes pensées, que, sans en rougir, elle pouvait s'en faire une arme.

Elle jeta dans un accès de rire nerveux :

— Vous ne m'intimidez pas !... Même à cette heure d'angoisse je ne vous laisserai pas supposer que j'ai peur de vous !... Je ferai ce qu'il me plaira !... Je m'en irai d'ici quand je voudrai, avec qui je voudrai, avec celui que j'aime !... avec celui qui vous tuera !... Et je rirai !... Oui, dans votre agonie, vous m'entendrez rire !...

Une véritable lutte s'engagea aussitôt entre les époux ennemis, lutte inégale mais ardente, sauvage. Insensible à la douleur, la princesse, pour exaspérer au plus haut point son tortionnaire, s'agrippait à lui, le griffait, le mordait, et pour faire du bruit elle criait, elle hurlait comme l'eût fait une servante.

Terrassée, brisée, suffoquante, elle se débattait encore pour ne pas s'évanouir quand la porte, ouverte comme par un vent de tempête, livra passage au libérateur.

Jean tomba sur la brute comme la foudre sur un arbre qu'elle tord et déracine.

Il n'y eut ni lutte ni résistance, mais une prise irrésistible, une seule, puis l'affondrement d'une loque secouée qui s'écroula inerte.

Implacable et silencieux, Jean s'acharnait, l'épaule haute, le bras raidi, les doigts agrippés à la gorge du prince.

Une voix haletante, mais ferme, sans trace de haine ou de pitié mais irrésistible, s'éleva dans le silence tragique de la nuit.

— Non !... Non !... Jean !... ne le tue pas !... Qu'il n'y ait pas entre nous deux cette horrible chose.

Jean aussitôt se retrouva debout.

— Il y a des cordes là !... fit la princesse en désignant un angle obscur... les cordes dont il s'est servi pour moi.

Douce, le lieutenant s'empara de la fine cordelette de chanvre. En un tour de main il en garrotta le prince.

Mais, à ce moment, une réaction nerveuse se produisit chez la jeune femme dont le courage, exalté jusque-là par l'obligation incessante de la lutte, l'abandonna soudain.

— Fuyons !... fuyons !... bégaya-t-elle défaillante.

Fuyons !... Je sens que mes forces me trahissent.

Elle se prit à trembler, saisie de frissons. Ses dents claquairent.

— Fuyons !... répéta-t-elle avec insistance.

Jean l'entraîna en la soutenant. Elle pleurait, courrait puis s'arrêtait, suffoquée.

Jean hasarda :

— Deux jeunes Anglais me suivent. Ils ne sauvent tarder.

— Laissez-les un mot, mais fuyons !...

— Et le prince ?... Je ne puis l'abandonner !...

— Ces jeunes gens s'en chargeront !... Je n'en puis plus, Jean !...

Le lieutenant d'Athis n'eut pas le cœur d'insister.

Fébrilement, il traça quelques mots sur une de ses cartes et la mit bien en évidence sur la table du vestibule.

Puis il entraîna la princesse vers son avion.

(A suivre.)

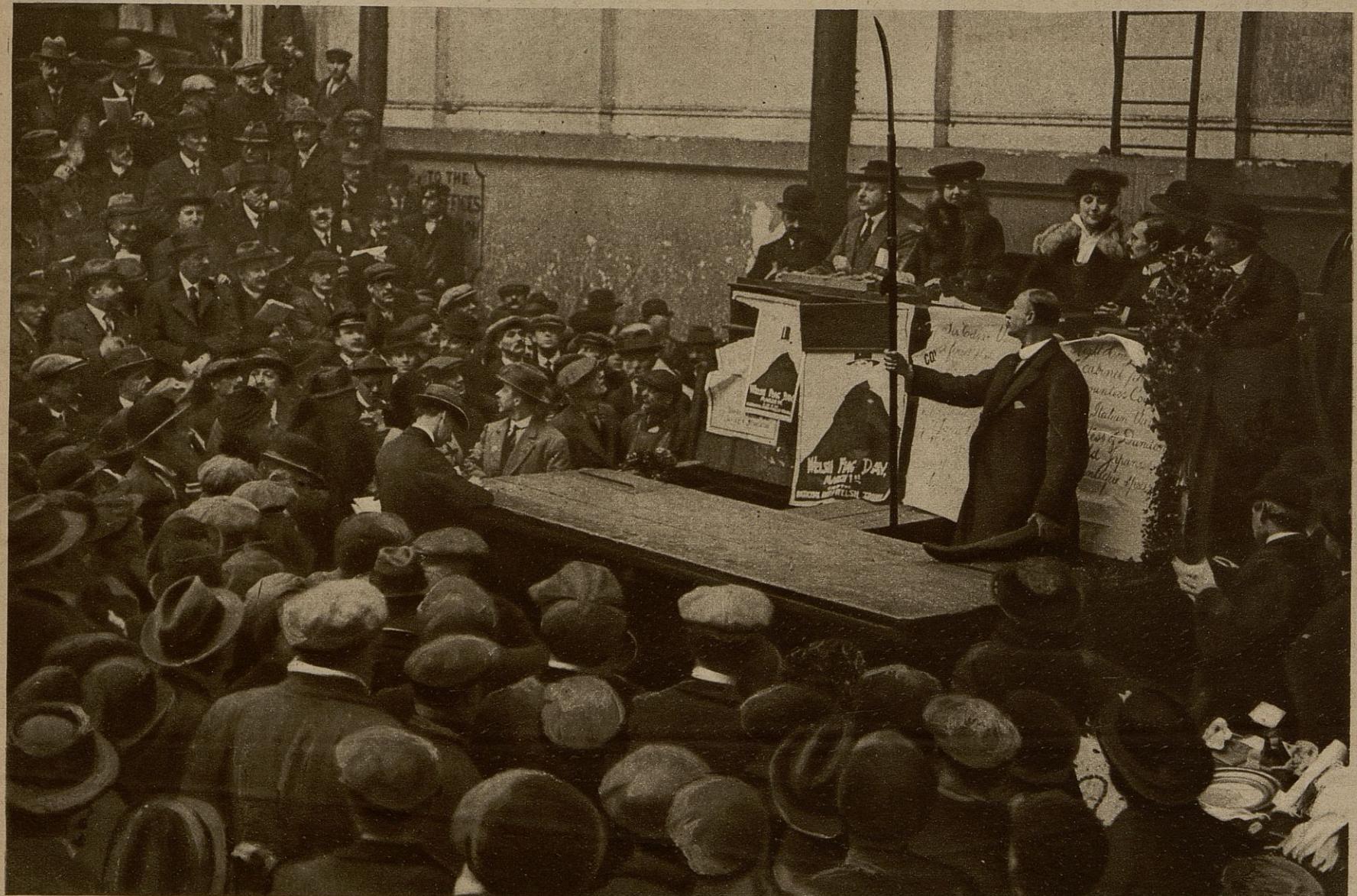
## LA "SAINT-DAVID" CÉLÉBRÉE A LONDRES



Mlle Olwen Lloyd George au marché de Covent-Garden, où elle avait organisé une vente d'objets d'art au bénéfice de la fête.

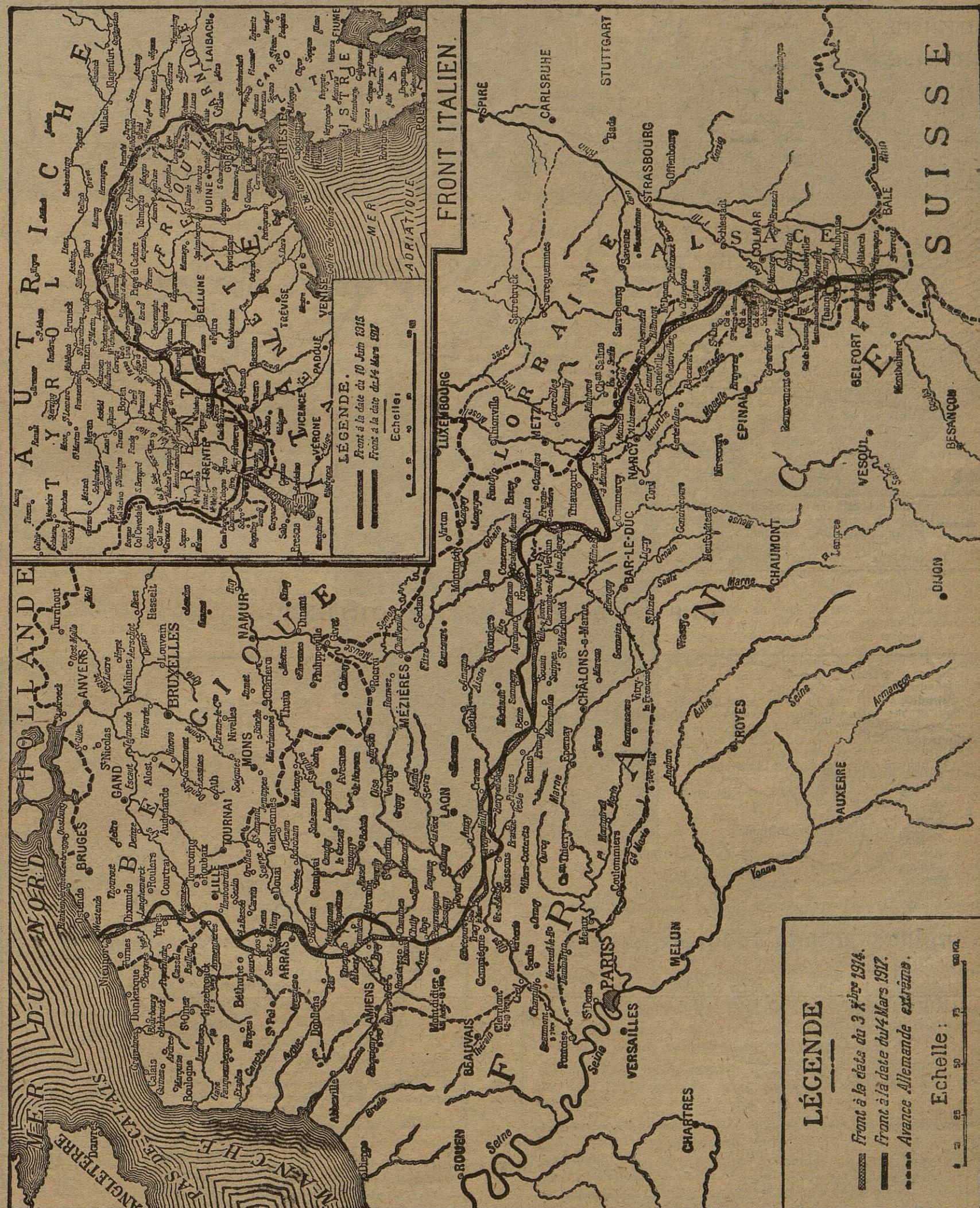


Des enfants gallois en costume national souhaitent la bienvenue à M. Lloyd George et une fillette lui offre une plante d'appartement.



L'Angleterre a fait depuis le commencement de la guerre le sacrifice de beaucoup de ses traditions, mais elle en a gardé de charmantes, entre autres la célébration, le 1<sup>er</sup> mars, de la Saint-David, patron du pays de Galles. La fête a reçu un éclat particulier de la part que M. Lloyd George, en sa qualité de Gallois, y prit avec les siens. Voici Mlle Lloyd George vendant aux enchères, dans le hall des fleurs du marché de Covent-Garden, des objets donnés par ses amis, au bénéfice de ses compatriotes gallois.

## LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)

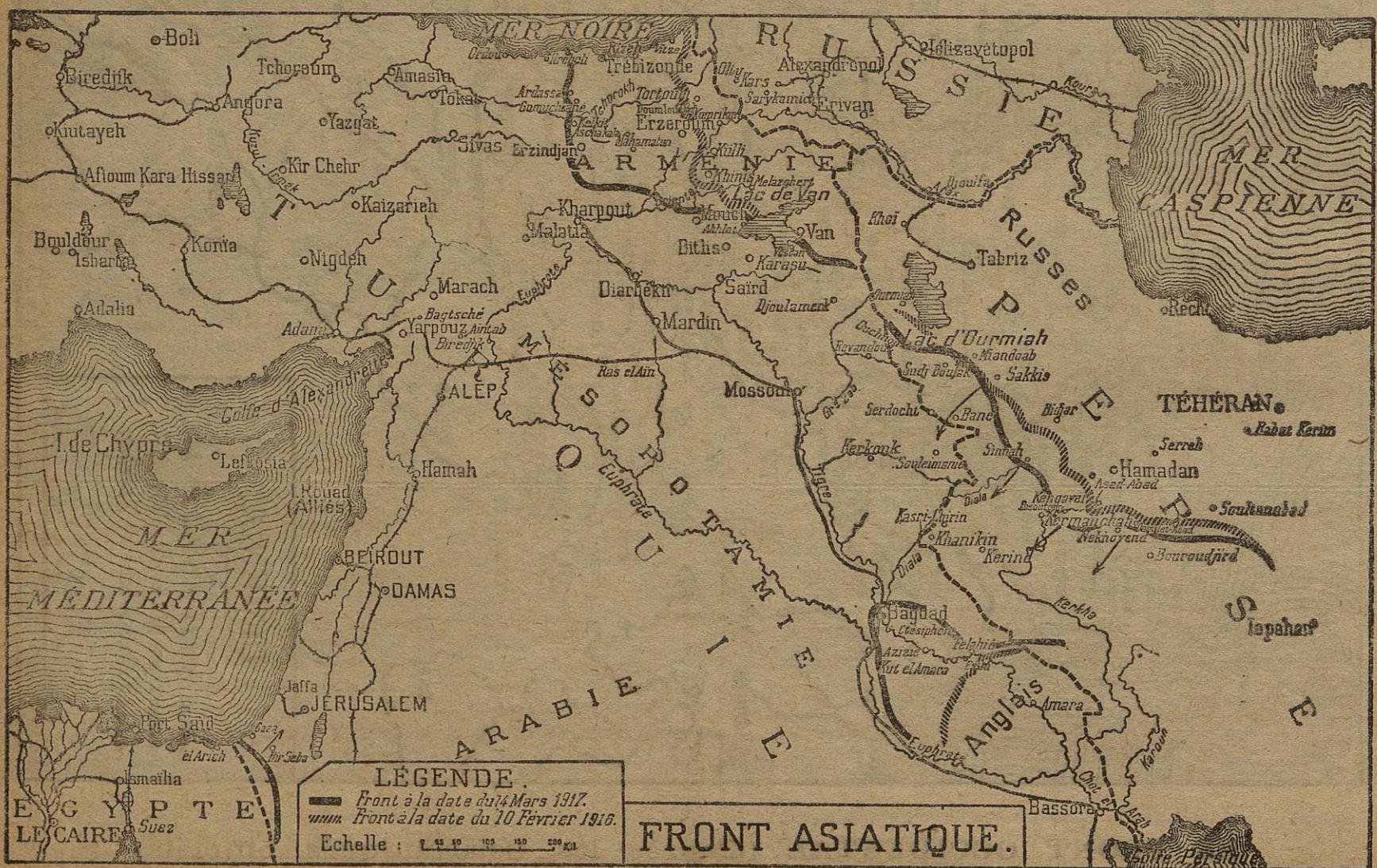


LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

## LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)

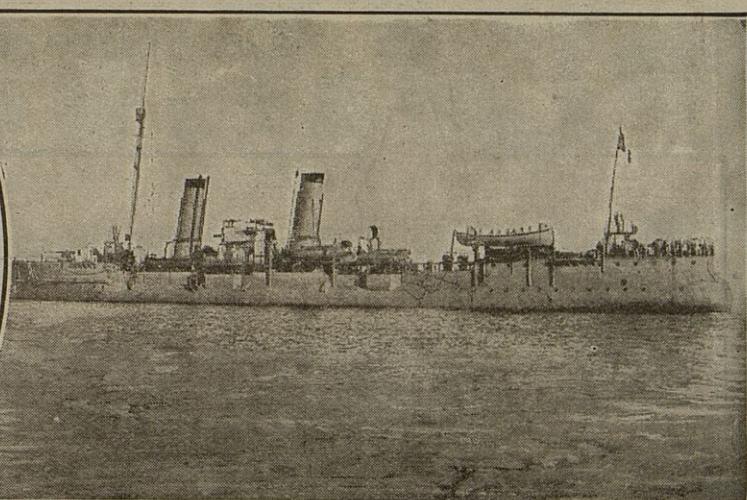


## LES OPÉRATIONS EN ORIENT





Le château de Soupir, près de Vailly, dans l'Aisne, à une vingtaine de kilomètres de Soissons ; le 14 mars, les Allemands ont tenté, sans succès, un coup de main contre nos positions de ce secteur.



Le Cassini, vieux contre-torpilleur, récemment coulé par un sous-marin. Dans le médaillon : son commandant, le capitaine de frégate Lacaze, mort glorieusement avec la plus grande partie de son équipage.

## SUR LE FRONT ORIENTAL

**FRONTS RUSSE ET ROUMAN**. — Sur le front russe proprement dit les opérations ont été à peu près nulles : une offensive ennemie forte de deux compagnies a été repoussée dans la région d'Olay (direction de Wutana). Il n'y a, outre ce fait, à signaler que des engagements entre patrouilles, des dispersions de reconnaissances, etc. Sur le front roumain on s'est battu plus activement. Le 8, nos alliés, attaqués au nord-ouest d'Ocna, ont perdu trois collines et ailleurs repoussé les assaillants. Ils se sont livrés à des contre-attaques heureuses.

Pour apprécier la marche des événements sur le front de Roumanie, il faut tenir compte de la rigueur d'un hiver tel que l'on n'en avait pas depuis longtemps vu de pareil. Nos alliés ont mis à profit l'arrêt forcé des opérations pour pousser activement la réorganisation de leur armée, à laquelle préside le général Averescu secondé par le général Prezan, chef de l'état-major général. La plupart des généraux qui ont pris part à la malheureuse campagne d'automne ont été éloignés et remplacés par des chefs dont les qualités se sont affirmées. Du haut en bas de la hiérarchie, du reste, il a été procédé à des changements analogues. L'armée se réorganise et s'instruit par groupes : les hommes suffisamment entraînés allant prendre en première ligne la place de ceux dont l'instruction laisse à désirer, et qui sont alors renvoyés à l'arrière pour y achever leur éducation. Peu à peu se forge ainsi une armée qui n'a manqué pour être plus heureuse que d'expérience et de cohésion.

**CAUCASE ET PERSE**. — Les nouvelles de ces fronts sont intéressantes. Le 9, au nord-ouest d'Erzindjian, dans la région de Sivas, des détachements russes ont attaqué les Turcs près de Mizzonil-Kein et leur ont pris des tranchées. Le 10, autre attaque heureuse menée par nos alliés vers Gumichkhané : ils reviennent avec du matériel et 46 prisonniers. Cette reprise des opérations au Caucase est, comme on le pense bien, en relation étroite avec les événements qui se passent en Mésopotamie et en Perse. Sur ce dernier front, les Russes ont agi avec vigueur. Le 5 mars, ils occupaient Kengawar, à 70 kilomètres à l'ouest de Hamadan, et à 180 kilomètres de Bagdad. Leurs efforts tendent à donner la main à l'armée anglo-indienne qui vient de prendre Bagdad. Le 10, ils s'emparent de

Senneh, au nord-ouest de Kengawar, à 60 kilomètres de la frontière de Mésopotamie. Le 12, poursuivant victorieusement leurs opérations, ils occupent Bisoutoun, à 30 kilomètres au nord-est de Kermanshah. Les Turcs étant complètement chassés de la région où ces faits viennent de se passer, le gouvernement russe a invité le gouvernement persan à reprendre possession des villes que nous avons nommées comme venant d'être enlevées aux Ottomans. Sur tout ce vaste front, les Turcs continuent à battre en retraite, vivement pressés par les Russes. On annonce le 14 que ces derniers ont occupé Kermanshah.

**MÉSOPOTAMIE**. — Un événement sensationnel s'est accompli en Mésopotamie le 11 mars : l'armée anglo-indienne du général Maude est entrée ce jour-là à Bagdad que les Turcs ont dû abandonner après en avoir défendu sérieusement les approches.

Sur ce front aussi le mauvais temps rendait depuis quelques jours les opérations difficiles. Cependant, après la prise de Kut-el-Amara, la poursuite des Turcs par les Anglo-Indiens n'en fut pas arrêtée. Après un vif combat dans lequel les Turcs tentèrent de s'opposer, à Lajji, à l'avance de nos alliés, ces derniers entrèrent le 6 à Ctésiphon que ses défenseurs avaient abandonné, puis se portèrent à Bawy, à 6 milles au sud-est de Diala qui est au confluent du Tigre et du Diala. L'ennemi comptait résister sur cette rivière, et en effet une bataille sérieuse s'engagea sur ses bords et dura le 8 et le 9. Les Turcs, tournés par les troupes du général Maude qui avaient réussi à jeter un pont sur le Tigre, en aval du confluent, furent obligés de continuer leur retraite et ne purent que traverser Bagdad, y laissant cependant une quantité d'approvisionnements divers ainsi que 500 blessés. Le 11 au matin, prononçant une avance générale sur les deux rives du Tigre, les Anglo-Indiens entraient dans la ville, que d'ailleurs ils trouvèrent intacte et où ils reçurent un bon accueil de la population. A peine est-il utile de dire que nos alliés, eux aussi, ne firent que toucher barre à Bagdad et continuèrent à talonner les Turcs dont la retraite prenait des allures de déroute. Après la prise de Bagdad, la situation de ces derniers apparut bien nette, mais bien précaire : ils sont assaillis à la fois de quatre directions : de Bagdad, par le général Maude ; de Perse, par le général Baratow ; du Caucase, par les Russes ; de Syrie, par le général Murray. Les forces venant de Bagdad ne peuvent tarder à faire leur liaison avec celles qui viennent de Perse. C'est le moment où le funeste Enver-Pacha déclare à la Chambre turque que c'est avec confiance qu'une nation doit envisager l'avenir.



Deux vieux débris se consolant entre eux... Le maréchal von Hasseler, à cheval, serrant la main au comte Zepelin, mort le 8 mars.

## VIENT DE PARAITRE

### L'ART & LA MANIÈRE DE FABRIQUER LA MARMITE NORVÉGIENNE

et de faire la cuisine { sans feu { sans frais { ou presque  
PAR LOUIS FOREST

EN VENTE AU PAYS DE FRANCE, 2-4-6, BOULEVARD POISSONNIÈRE  
Prix : 0'30 ; envoi franco contre 0'35

Commandez tout de suite chez votre marchand de journaux cette brochure illustrée où, sous une forme amusante et concise à la fois, M. Louis FOREST donne toutes les indications nécessaires à la construction et à l'emploi de la Marmite norvégienne, à laquelle ses articles parus dans le Matin, ont donné une notoriété soudaine et justifiée.

## NOTRE PRIME

### Agrandissement photographique

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffit d'envoyer au "PAYS DE FRANCE", avec la photographie à reproduire, le BON-PRIME inséré dans ce numéro, à la dernière page des annonces, en y joignant, en mandat-poste, le montant de la commande suivant tarif réduit indiqué sur ce bon.

Nous acceptons les photos défectueuses ou à transformer avec un léger supplément de prix, suivant les difficultés du travail à exécuter.

**LE PAYS** offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant  
**DE**  
**FRANCE**

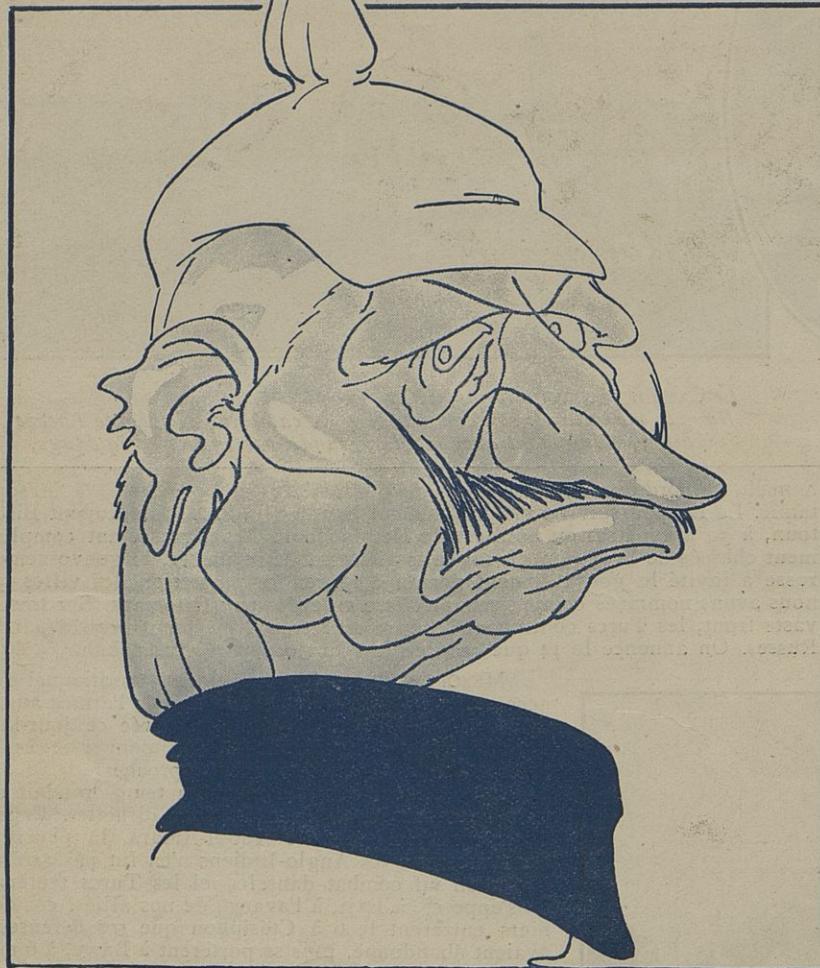
La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 126 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 9 et intitulé : « Une torpille en pleine vitesse ».

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

Le bénéficiaire de la prime attribuée à la photographie "Sous-marin autrichien remis en service par la marine italienne", parue dans le n° 122 du PAYS de France, était l'Ufficio speciale attaché au cabinet du ministre de la marine italienne qui avait bien voulu nous adresser cette photographie.

Si vous désirez exprimer par le capitaine de vaisseau Genoese-Zerbini, qui dirige avec tant de compétence et de dévouement ce service, nous avons fait parvenir le montant de la prime — soit 250 francs — au président de l'œuvre d'assistance de la marine française "Le Souvenir de la France à ses marins", 15 bis, boulevard Jules-Sandeau. Nous sommes heureux de signaler à nos lecteurs ce beau geste de fraternité de la marine italienne.

## La Guerre en Caricatures



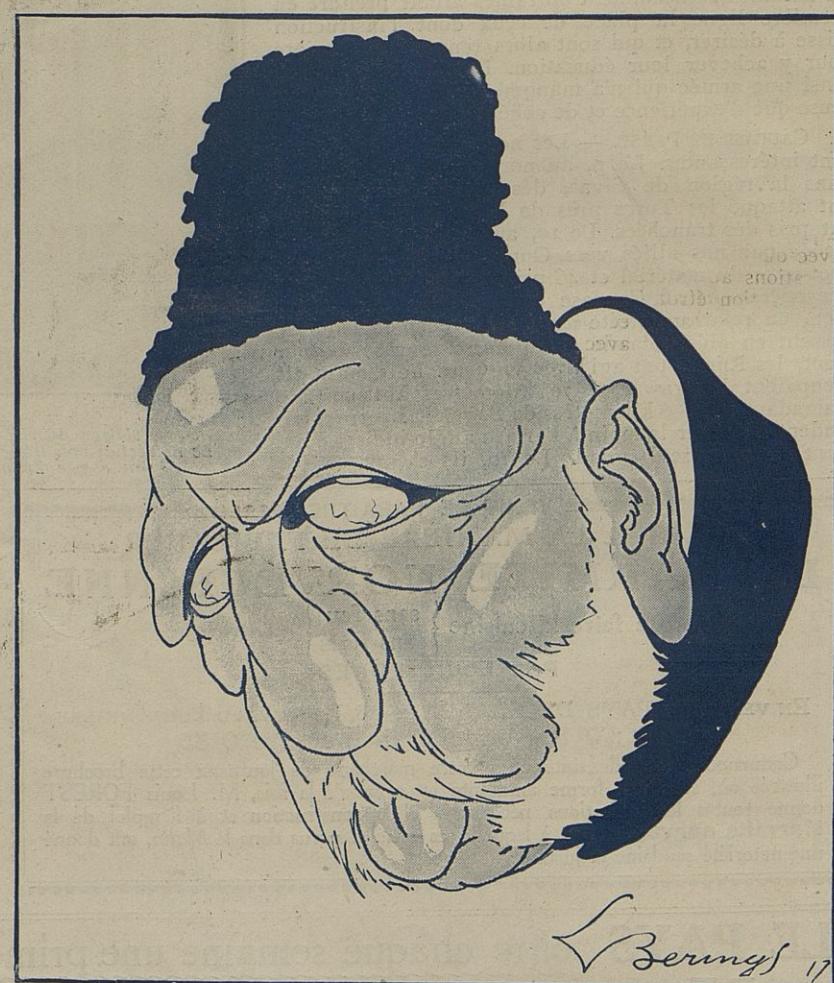
Lui !...



Charlot d'Autriche.



Ferdinand-le-Félon.



Gagaouette de Turquie.

## LES QUATRE COMPLICES